



TARDI 1915

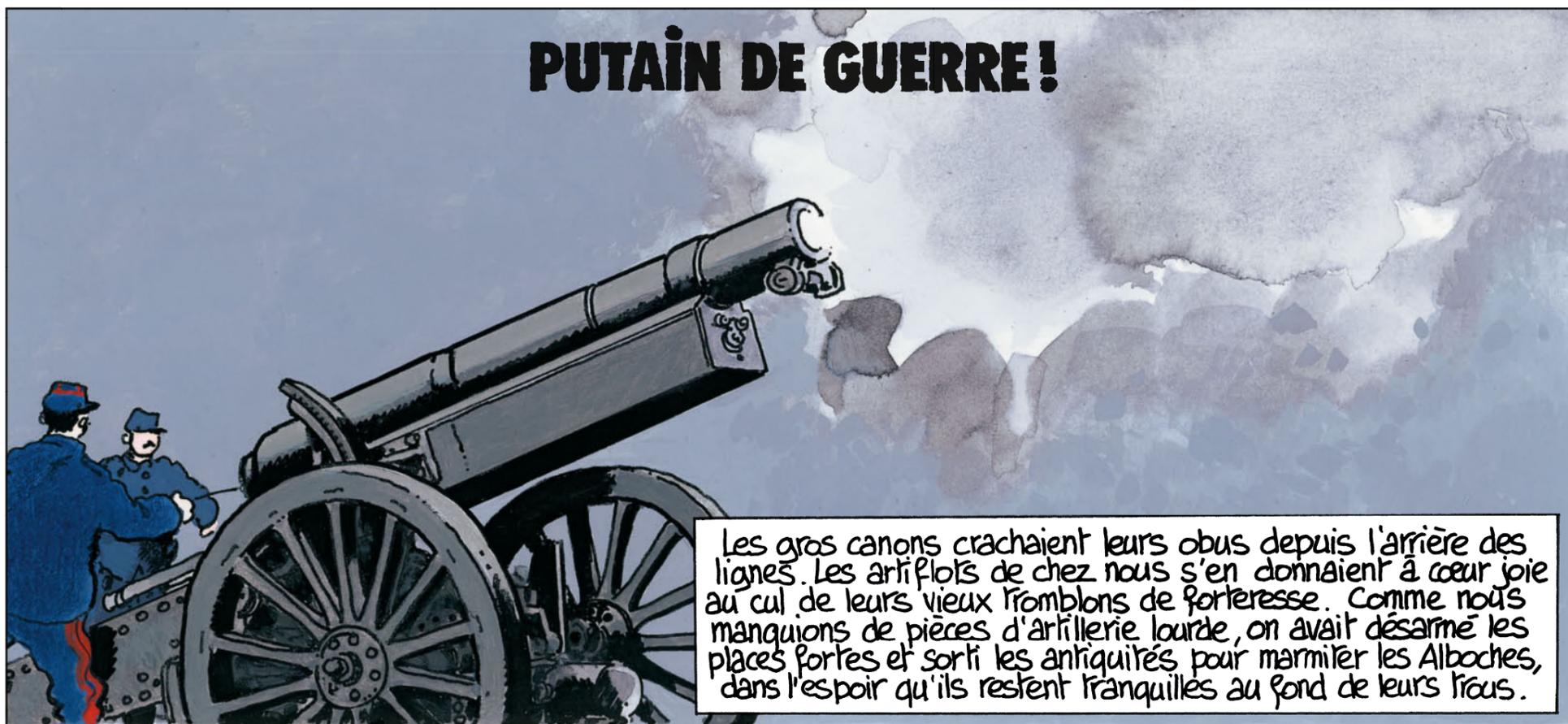


VERNEY

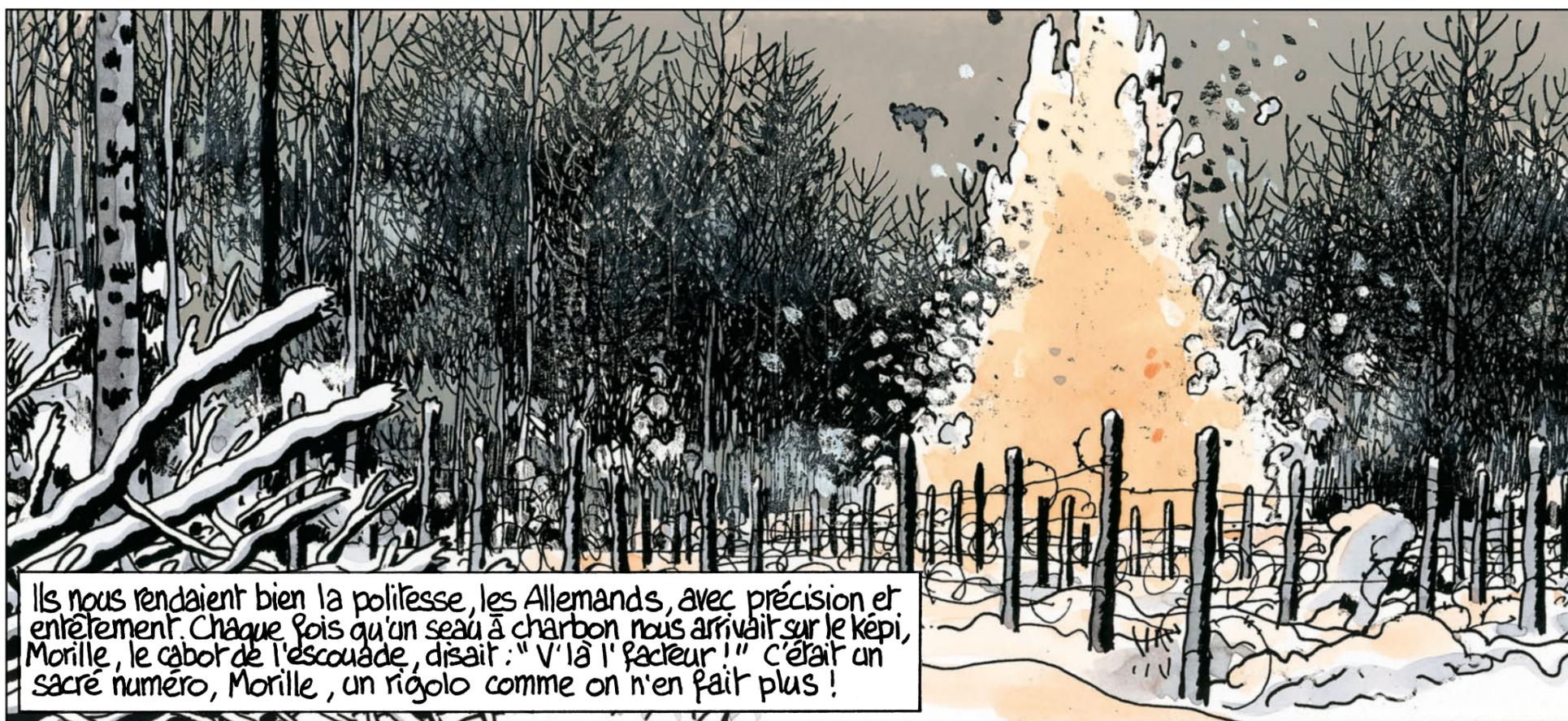
“La meilleure manière de vaincre l'ennemi est d'abord de le tuer. Il est bon d'insister sur ces vérités élémentaires, enfin mises en évidence, pendant que les impressions sont toutes chaudes. Ce serait trop tard après la victoire.” Général CHERFILS. *L'Écho de Paris*. 04/1915.

“C'est encore une des surprises de cette guerre et l'une de ses merveilles, le rôle éblouissant qu'y joue la poésie.”
Paul BOURGET. *L'Écho de Paris*. 20/06/1915.

PUTAIN DE GUERRE!



Les gros canons crachaient leurs obus depuis l'arrière des lignes. Les artilleurs de chez nous s'en donnaient à cœur joie au cul de leurs vieux tronçons de forteresse. Comme nous manquions de pièces d'artillerie lourde, on avait désarmé les places fortes et sorti les antiquités pour marmiter les Alboches, dans l'espoir qu'ils restent tranquilles au fond de leurs trous.



Ils nous rendaient bien la politesse, les Allemands, avec précision et entêtement. Chaque fois qu'un seau à charbon nous arrivait sur le képi, Morille, le cabot de l'escouade, disait : "V'là l'facteur !" C'était un sacré numéro, Morille, un rigolo comme on n'en fait plus !

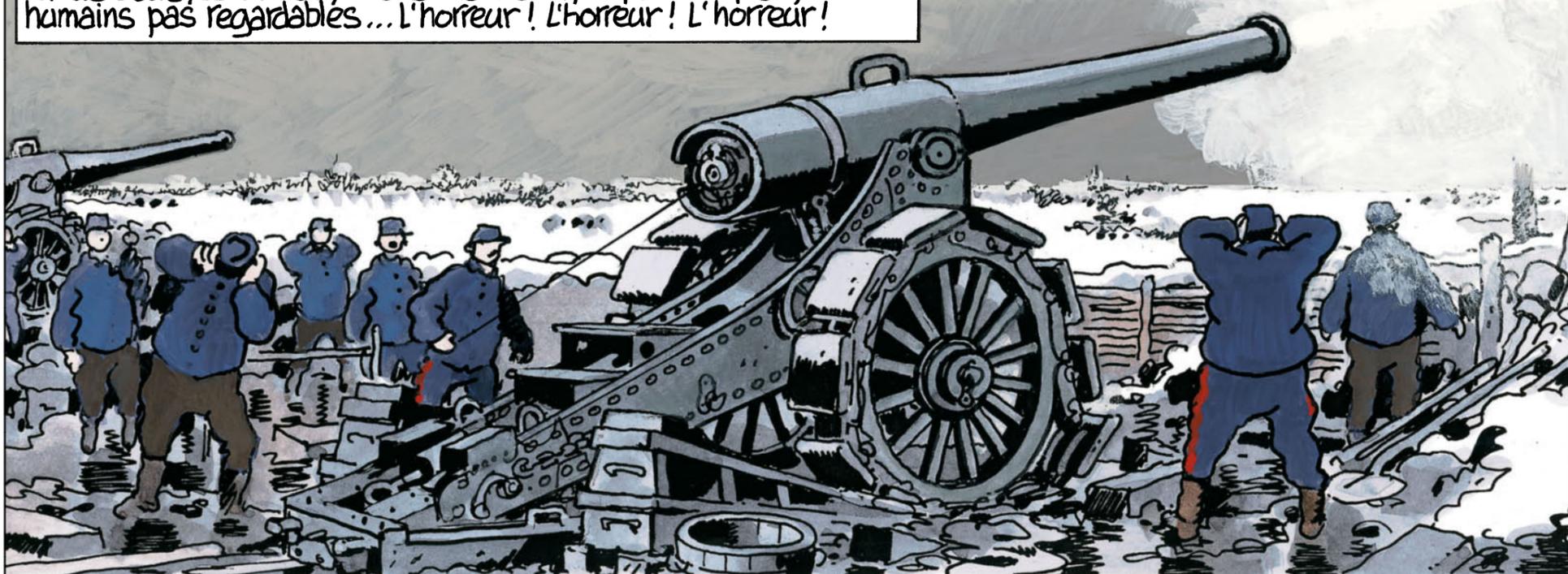
ISBN 978-2-203-01741-2
9 782203 017412
Prix : 2,50 €

© "Putain de guerre" 1914-1915-1916 / Tardi / Casterman / 2008



Semblables à des clochards en armes, on consolidait nos câgnas dans les moments d'accalmie et on se gelait le cul aux créneaux, le regard rivé sur ceux d'en face, la trouille au ventre et la goutte au nez.

Le brutal roussait à heure régulière. Les Allemands ripostaient. Quelquefois c'étaient eux qui, sans prévenir, prenaient l'initiative du carnage. Et des hommes étaient réduits en bouillie de barbaque et de boue, os brisés, chairs mises à nu, corps disloqués, débris humains pas regardables... L'horreur! L'horreur! L'horreur!



C'est là, au cœur du brasier que je les aurais voulu, tous les gros malins: Joffre, le Président, le Kaiser, Tes ministres, les curés, tous les généraux, et ma mère pour m'avoir mis au monde!



Les Allemands, qui aimaient bien travailler le bois, avaient minutieusement organisé leurs tranchées. On comprenait, installés comme ils étaient, qu'ils avaient l'intention de rester un bout de temps, avec toujours l'idée d'enfoncer nos lignes et de nous faire rendre notre quatre-heures. Mais ils n'étaient pas à la fête non plus.



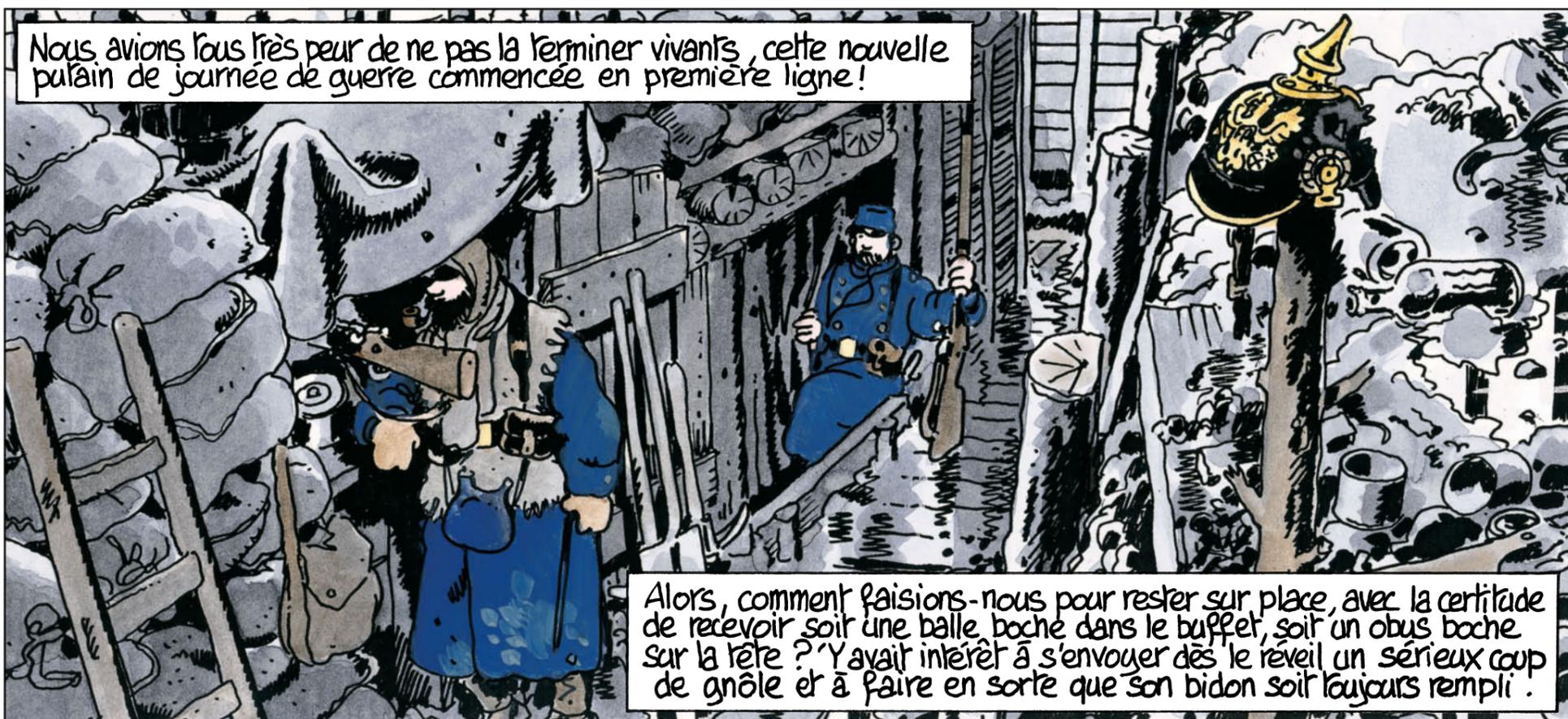
Ils ne semblaient pas se lasser de nous pilonner. Leur armement était supérieur au nôtre. Ils étaient fiers de leur industrie de guerre extrêmement efficace. Nous en faisons les frais forcément, nous autres.



Nous répliquions, bien sûr, pris au piège de cette sauvagerie qui s'expliquait par les haines entretenues de part et d'autre depuis plus de quarante ans. Maintenant c'était l'haleine pestilentielle d'un monstre qui s'échappait des gueules des canons.



Dans quel état crouez-vous qu'on commençait une nouvelle putain de journée de guerre en première ligne, après avoir passé une nuit de plus au fond d'un abri humide et glacial, vautrés dans de la paille qui tournait en fumier, en compagnie des rats et des poux, dans la puanteur des pers, des pieds et des cadavres qui pourrissaient au-dehors ?



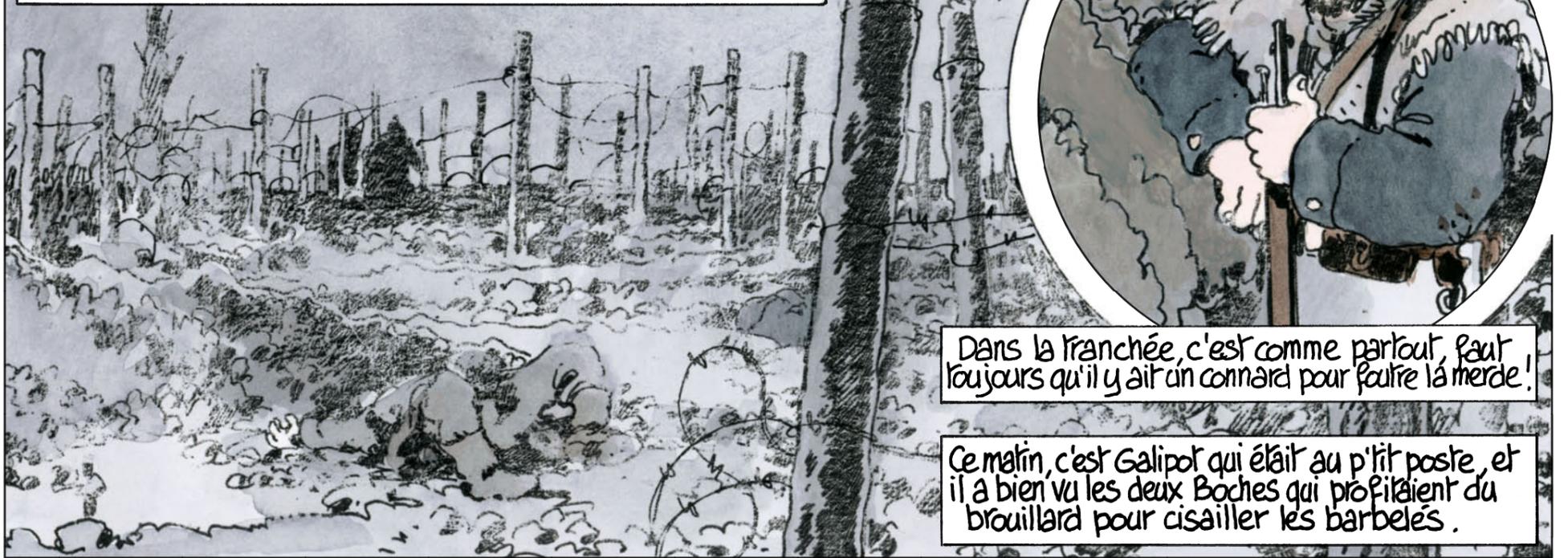
Nous avions tous très peur de ne pas la terminer vivants, cette nouvelle putain de journée de guerre commencée en première ligne !

Alors, comment faisons-nous pour rester sur place, avec la certitude de recevoir soit une balle boche dans le buffet, soit un obus boche sur la tête ? Y avait intérêt à s'envoyer dès le réveil un sérieux coup de gnôle et à faire en sorte que son bidon soit toujours rempli.



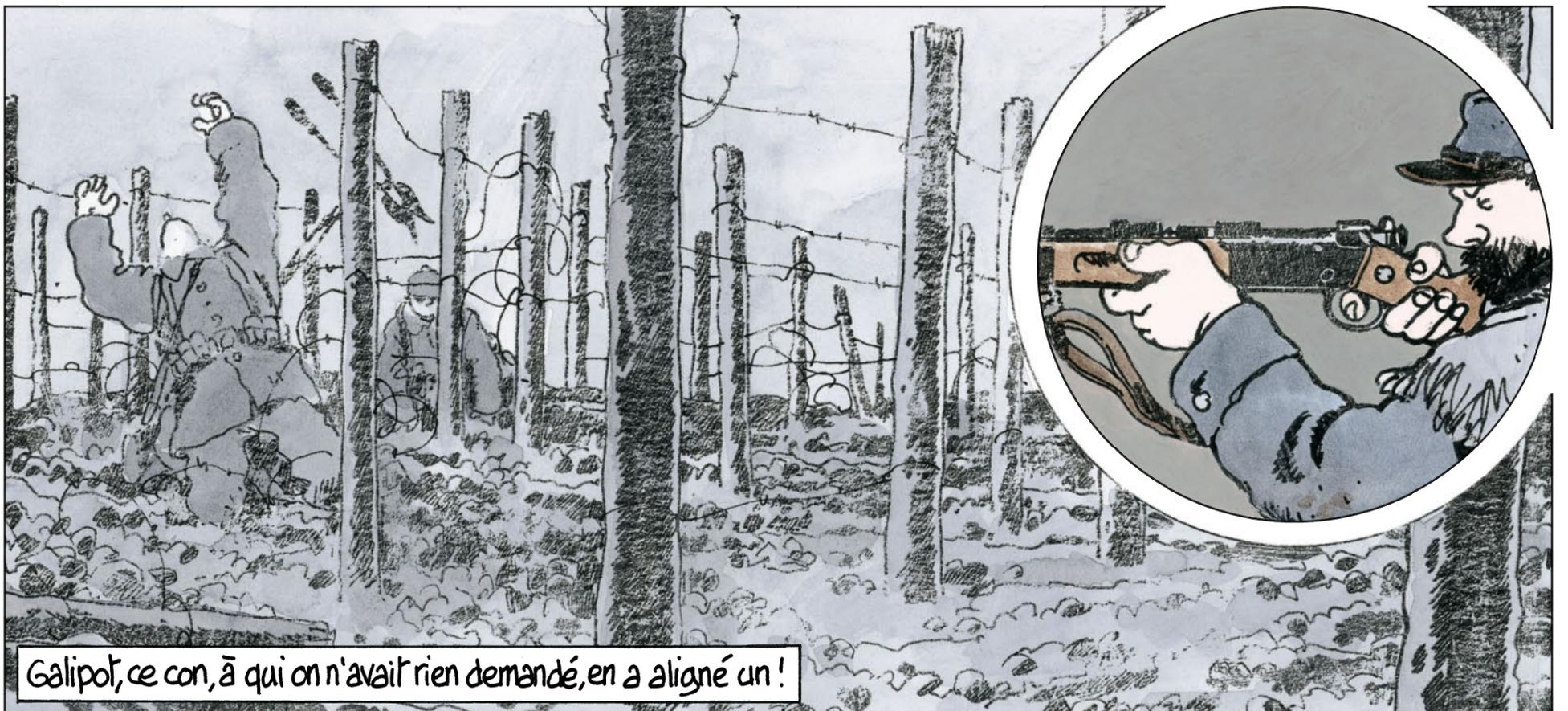
Le mieux à faire eût été de se carapater sur les arrières en ne laissant que nos fusils sur place. Mais nous avions dans le dos les pandores qui avaient laissé le vilain souvenir de bien dégueulasses charognes, pour avoir abattu des fraînards épuisés, pendant la retraite. Nous étions, comme qui dirait, coincés entre deux sortes d'ennemis. Une balle teutonnie ou le poteau - "Abandon de poste en présence de l'ennemi" - douze balles françaises dans le cœur !

Notre marge de manœuvre était assez limitée dans notre situation de futurs morts pour la France. Voilà l'état dans lequel nous commençons une nouvelle putain de journée de guerre en première ligne. Nous tenions donc héroïquement la position.



Dans la tranchée, c'est comme partout, faut toujours qu'il y ait un connard pour foutre la merde !

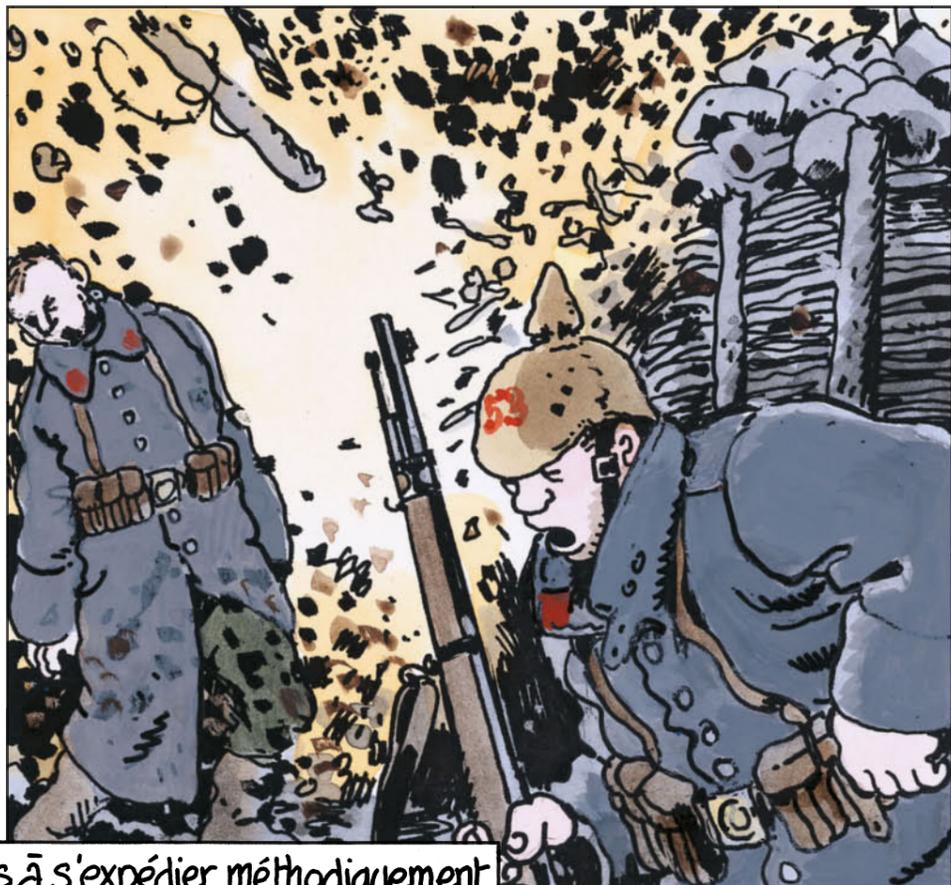
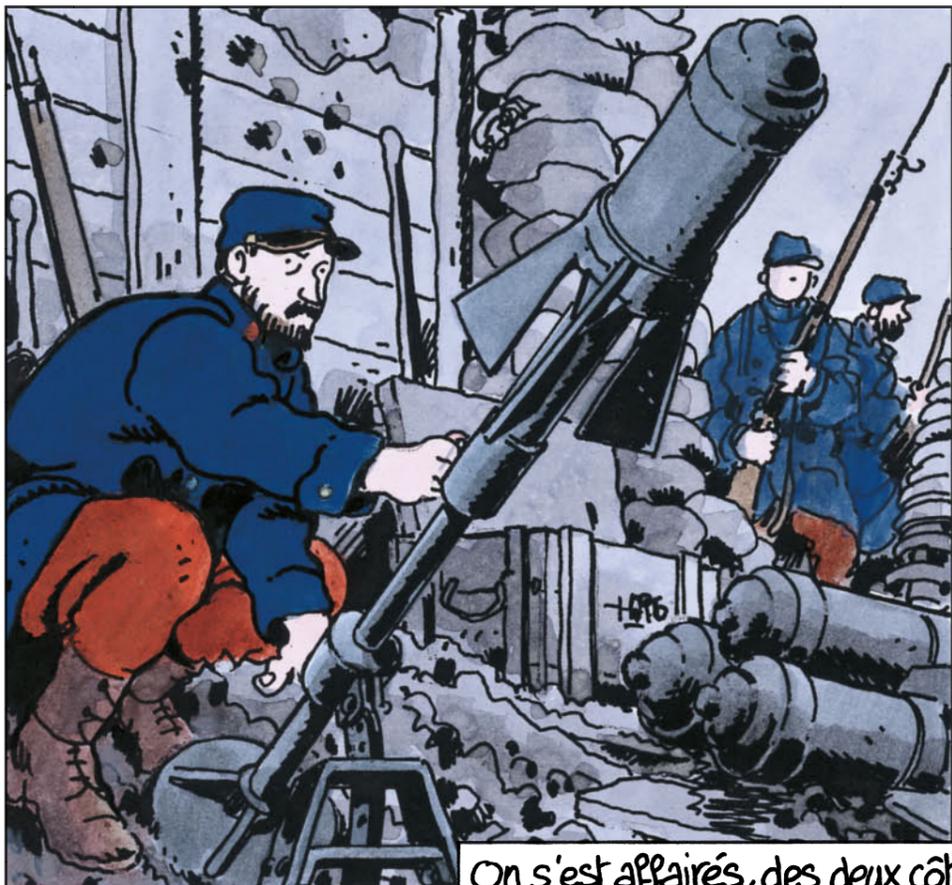
Ce matin, c'est Galipot qui était au p'tit poste, et il a bien vu les deux Boches qui profitaient du brouillard pour cisailer les barbelés.



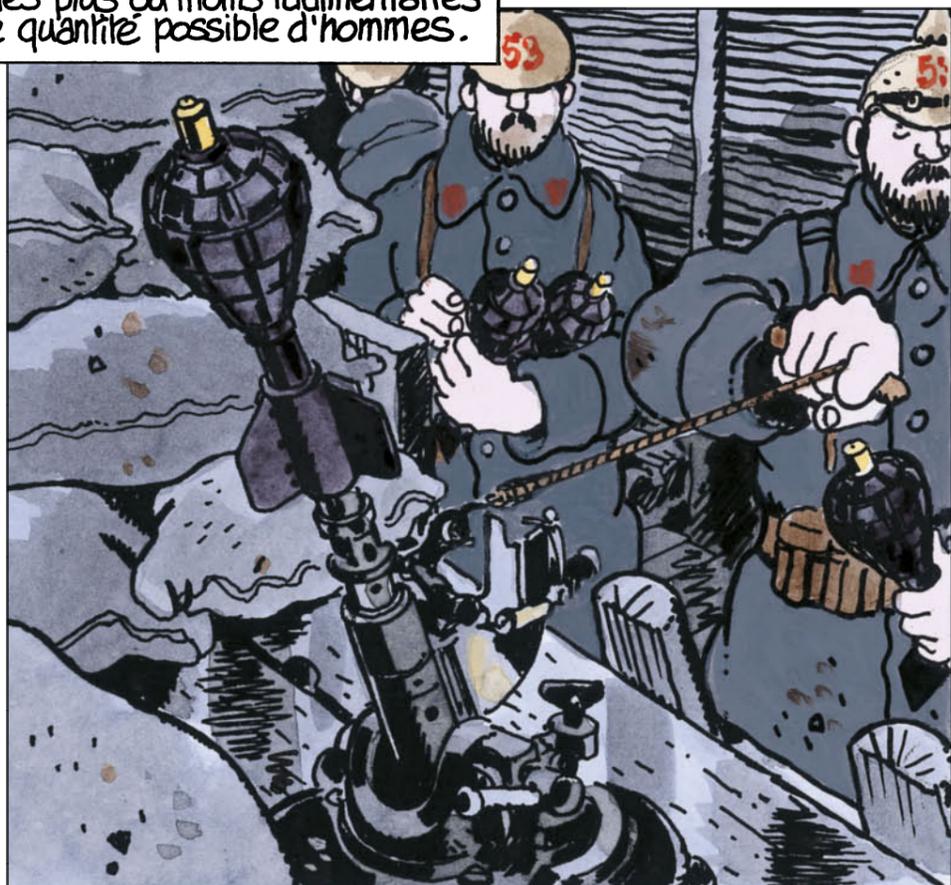
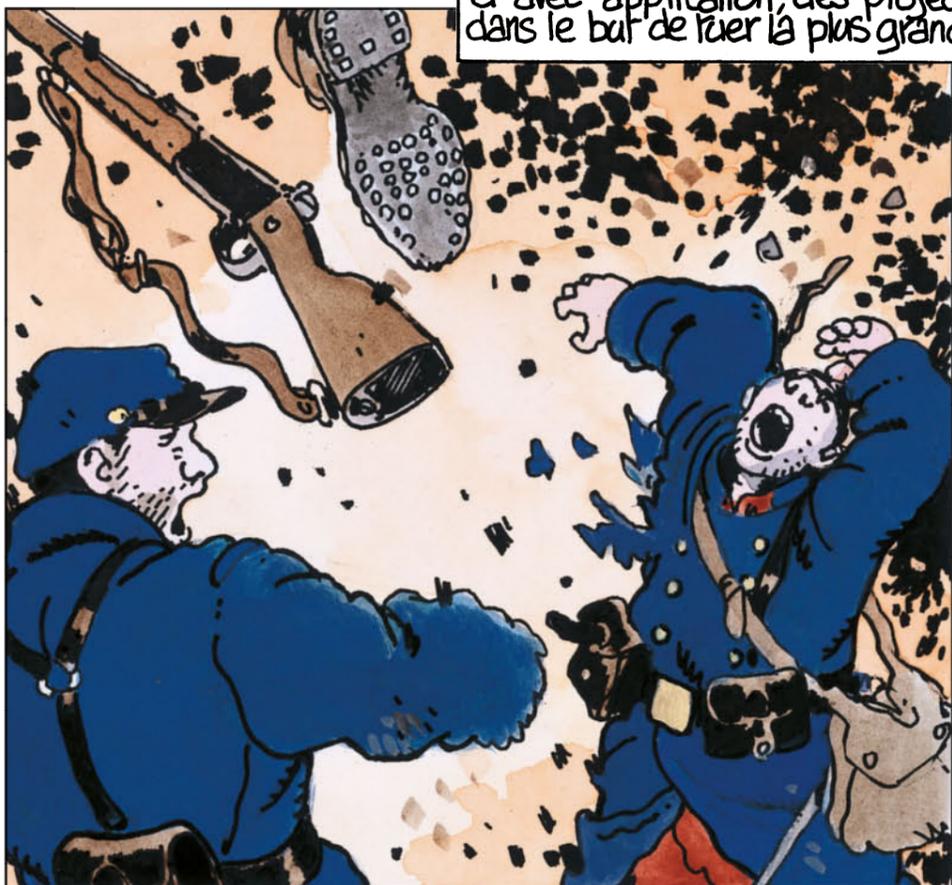
Galipot, ce con, à qui on n'avait rien demandé, en a aligné un !



La riposte ne s'est pas fait attendre !



On s'est affairés, des deux côtés, à s'expédier, méthodiquement et avec application, des projectiles plus ou moins rudimentaires dans le but de tuer la plus grande quantité possible d'hommes.



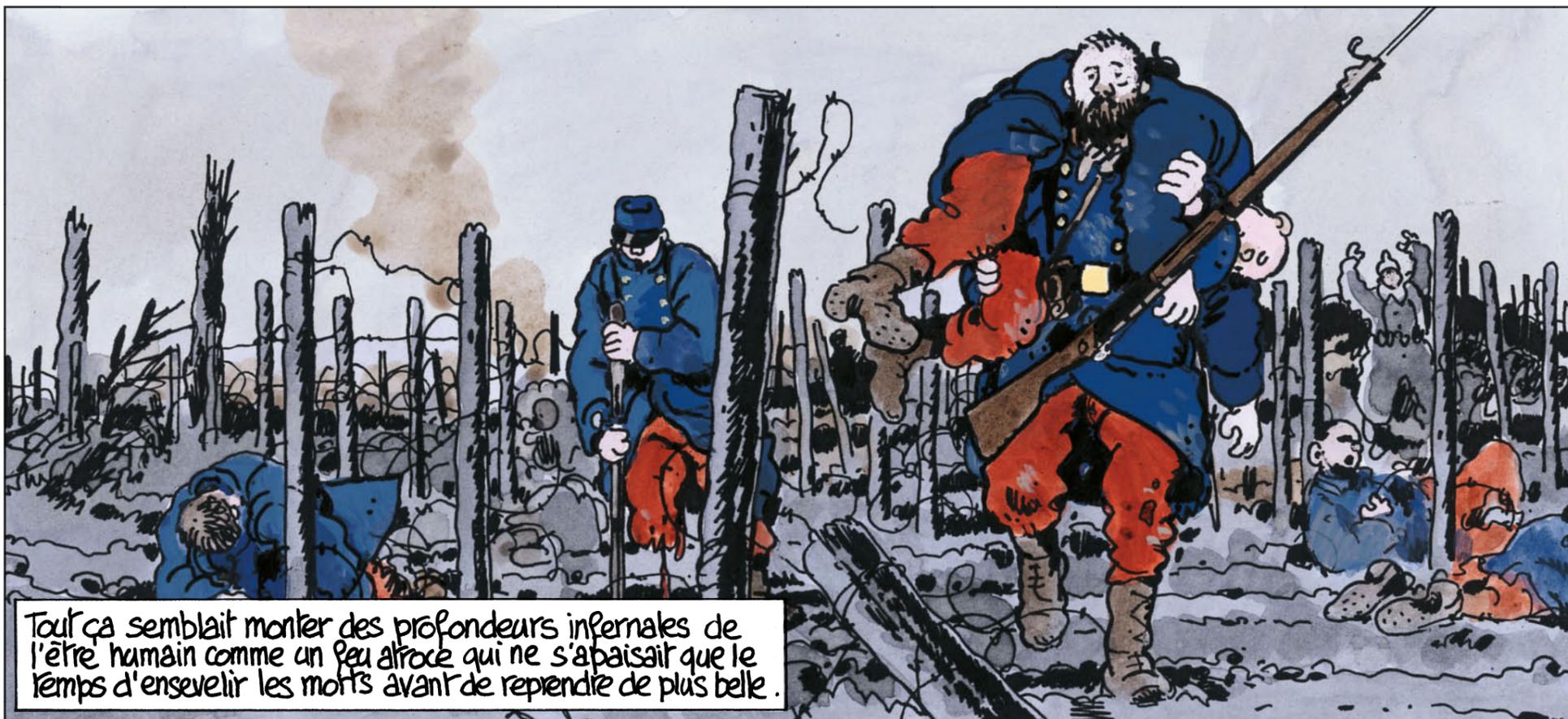
Le brouillard s'est levé... le temps idéal pour une sortie.

Les Alboches ont rappliqué sans préparation d'artillerie lourde. Une attaque surprise, en quelque sorte, pour venger leurs cisailleurs. On n'en avait pas envie, mais il a bien fallu y aller!

Devant moi, je voyais le gentil caporal Morille, qui m'avait montré la veille avec fierté une photographie de ses deux petites filles, enfoncer sa baïonnette dans le thorax d'un jeune Allemand. Je voyais aussi le lieutenant, percepteur des contributions dans le civil, dégommer son deuxième Prusco avec son revolver.



Pour ces assassinats, qu'on nous obligeait à commettre en toute légalité, en temps de paix, on se serait tous fait raccourcir !



Tout ça semblait monter des profondeurs infernales de l'être humain comme un feu atroce qui ne s'apaisait que le temps d'ensevelir les morts avant de reprendre de plus belle.



Notre bleu avait été tué sur le coup, même pas la bonne blessure, comme Boulier qui devrait désormais marcher avec une jambe de bois, mais loin d'ici, sur les boulevards... le veinard.

